



Moderata FONTE [Modesta Pozzo], *Le Mérite des femmes*

Traduction, annotation et postface de Frédérique Verrier, Paris, Éditions Rue d'Ulm (collection « Versions françaises »), 2002, 267 p.

Christiane Klapisch-Zuber

---



**Édition électronique**

URL : <http://clio.revues.org/630>  
ISSN : 1777-5299

**Éditeur**

Belin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 novembre 2003  
Pagination : 286-288  
ISBN : 2-85816-706-0  
ISSN : 1252-7017

**Référence électronique**

Christiane Klapisch-Zuber, « Moderata FONTE [Modesta Pozzo], *Le Mérite des femmes* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 18 | 2003, mis en ligne le 09 décembre 2003, consulté le 02 octobre 2016. URL : <http://clio.revues.org/630>

---

Ce document a été généré automatiquement le 2 octobre 2016.

Tous droits réservés

---

## *Moderata FONTE [Modesta Pozzo], Le Mérite des femmes*

Traduction, annotation et postface de Frédérique Verrier, Paris, Éditions Rue d'Ulm (collection « Versions françaises »), 2002, 267 p.

Christiane Klapisch-Zuber

---

- 1 Avec cette traduction du « Mérite des femmes », Frédérique Verrier offre au lectorat français un joyau et l'un des derniers échos italiens de la Querelle des femmes. Elle l'accompagne d'un précieux commentaire qui situe ce dialogue, non seulement dans le contexte des textes italiens liés à la Querelle, mais dans la vie et les traditions littéraires de la péninsule. L'auteur, Moderata Fonte pseudonyme de Modesta Pozzo de Zorzi est fille, épouse et nièce d'avocats vénitiens. Elle est dotée d'une solide culture et a lu les traités qui ont, depuis le début du XVI<sup>e</sup> siècle, discuté des vertus respectives des deux sexes ; elle-même a publié vingt ans avant le « Mérite » un poème chevaleresque qui a assis sa réputation à Venise. Introduite dans les milieux où l'on discute de littérature et de sciences par son oncle et biographe, elle connaît probablement la plupart des savants et artistes cités dans la seconde partie de son livre. Bonne épouse selon le même biographe, elle meurt en couches en mettant au monde un quatrième enfant et son « Mérite », publié en 1600, est un ouvrage posthume qui suit de peu sa mort.
- 2 À vrai dire, ce traité n'en est pas un et reprend la forme dialogique, plus rare, d'un débat entre sept femmes. Les protagonistes, qui appartiennent toutes à l'aristocratie vénitienne mais sont d'âges et de statut civil variés, se réunissent deux jours durant chez l'une d'elles, dans un jardin qui donne sur le Grand Canal : une sorte de campagne en pleine ville, un locus amoenus transposé des plus traditionnelles villas campagnardes mises en vogue par le « Décaméron ». Une oasis de liberté aussi. Au cours de la première journée, ces recluses volontaires, bien à l'abri des murs du jardin, mais qui savent tout proches et menaçants le monde et la critique des hommes, s'en donnent à cœur joie de récuser et de disséquer les comportements masculins, pervers ou cruels, envers les femmes. À maintes reprises elles s'émerveillent de ce bref entre-soi où elles peuvent parler de tout et de rien, sans regard qui juge ni censure. Cette conscience donne une tonalité moderne à leurs

échanges qui échappent au mutisme soumis des femmes, voire à la sidération engendrée par une critique masculine aux aguets.

- 3 Vices et tromperies des hommes, dans leurs positions de pères, frères, maris ou amants, et même fils, sont donc successivement passés au crible. Comme en négatif, ils font d'autant mieux ressortir l'excellence morale et sociale des femmes et permettent aux devisantes de proclamer la supériorité absolue du sexe féminin. Toutes les participantes ne manifestent cependant pas la même virulence ni la même conviction. Certaines la plus jeune en particulier, qui n'a pas encore tâté du mariage mais se sait proche des épousailles hésitent entre accommodements ou résignation et désir d'affrontement. Un magnifique cauchemar fait par l'une d'elles dans la nuit qui sépare les deux sessions est relaté au début du second livre et met au jour la tension qui clive leur sensibilité. Leurs vacillements, leurs hésitations à endosser une position arrêtée suscitent brouhahas et gentilles altercations autour des contradictions exprimées par l'une ou l'autre, et Moderata, qui révèle ici ses qualités de metteur en scène et de dialoguiste, tire parti de ces menus affrontements pour animer la dispute. Elle sait jouer du retournement des lieux communs et des arguments éculés sur la faiblesse féminine par d'amusants exemples : Ève ne fut-elle pas poussée à cueillir la pomme par appétit de connaissances alors qu'Adam la mangea par basse convoitise ? Ève encore ne naquit-elle pas de la chair d'un Adam qui, lui, avait été créé de vile boue, etc. ? Moderata sait aussi renverser les termes de l'opposition entre Nature et Raison en passant dans le registre de la métaphore. Habile dialecticienne, elle tire ainsi argument de la lourdeur de l'eau dont la mer nourrit pourtant les fleuves à leur source pour rappeler que « les hommes, qui nous sont inférieurs et devraient par conséquent s'abaisser et humilier », au contraire « s'élèvent et nous dominent contre toute raison, contre toute justice ».
- 4 Le regard sévère sur les comportements masculins, fondamentalement asociaux, débouche sur une vive critique de la société. Cette critique revêt les formes qu'on peut attendre d'aristocrates de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. La subordination et la dépossession économiques qu'elles dénoncent sont celles des femmes de leur classe, interdites d'activité commerciale ou de gestion indépendante de leur patrimoine, dépouillées de leurs biens propres, de leurs dots que s'approprient et dilapident les hommes qui leur sont proches. La cupidité gouverne le mariage. Mais, d'un point de vue plus théorique, n'est-il pas absurde, se demandent-elles à un point critique de leur discussion, que la femme achète par sa dot un « tyran » ? Est-il impensable de renverser ces échanges inégaux et leurs effets pervers, tous produits directs de l'alliance de mariage ? Proposition hardie, mais si difficile à conceptualiser qu'elle tourne court. Du moins révèle-t-elle la conscience aiguë qu'ont ces dames de leur exploitation économique, enracinée dans l'institution même du mariage. Un mariage que pourtant les dernières pages du « Mérite », encadrant un long poème sur les flèches émoussées de l'Amour vaincu par Avarice et Superbe, réhabilitent parce qu'il peut se fonder sur une honnête amitié et apporter une protection aux femmes. Le mariage, en somme, contrainte inévitable mais indispensable à la survie de la société, doit être un partenariat quotidiennement aménagé et négocié : in fine, même son adversaire la plus acharnée, Leonora, une « jeune veuve », s'interroge sur la solitude qu'elle croyait avoir à jamais élue.
- 5 Si le thème de l'instruction des femmes n'apparaît pas en première ligne, la seconde partie se consacre, sans le dire de façon explicite, à la formation de la personnalité féminine. De longs développements, parfois lassants il faut l'avouer, font le tour des

savoirs que les femmes peuvent s'approprier et à leur tour transmettre. Car, « sans prétendre en parler savamment, [...] nous pouvons en parler aussi bien qu'eux et si on nous apprenait à le faire dès l'enfance, [...] nous les dépasserions en quelque science et art que ce soit ». La plus savante des sept, Corinna, porte-parole ici un peu bas-bleu de Moderata, parcourt ainsi les territoires les plus variés et quelquefois les plus inattendus de la connaissance : météorologie, astrologie, sciences de la nature, médecine, éloquence, poésie, musique et arts plastiques, cosmétique... Elle propose à ses consoeurs de contester le monopole masculin sur eux en les nourrissant de leur expérience propre et des observations populaires. Peu échappe à l'insistant catalogue de Corinna et trop souvent il n'est que l'occasion de pratiquer l'éloge, un tantinet obséquieux, des contemporains qui se sont illustrés dans l'un de ses chapitres et qui font partie du milieu savant ou cultivé que fréquentait Moderata. Toutefois, ce long exposé renvoie à une somme de connaissances naturelles, pratiques ou acquises qui pourrait servir de base, chez les femmes, à une plus grande conscience de leur dignité. La lecture est bien l'arme, revendiquée avec vigueur, qui sauvera les femmes de l'ignorance et de la sujétion.

- 6 D'une écriture vive et distrayante, entrecoupé de passages narratifs et de poèmes, nourri autant d'allégories et d'exempla classicisants que de références à la culture commune, voire populaire, le « Mérite des femmes » tranche sur bien des traités contemporains. Il laisse percer l'attrayante personnalité d'une femme cultivée de la Venise du XVII<sup>e</sup> siècle, une personnalité éclatée entre les sept figures féminines dont Moderata s'est plu à restituer les impatiences acerbes et les espérances raisonnées.